

Changer la vie, des contes de fées ?

LA critique de la société industrielle — bourgeoise, de consommation, technocratique, urbaine, capitaliste, surdéveloppée, de masse, etc. — n'est plus à faire. Qui ignore encore que l'automobile ne gaspille pas seulement le précieux pétrole, mais aussi notre temps ? Qui doute que la médecine est souvent allée trop loin ? Qui n'aspire à des rencontres moins encombrées de formalisme ? Depuis dix ans, la littérature qui développe ces thèmes a fait recette. Et si les idées qu'elle véhicule n'ont plus le charme de la nouveauté, il apparaît bien que, une fois éliminées quelques outrances, illicites ou autres, les thèses qu'elle défend ne manquent pas de fondement. Certaines tendent même à devenir des idées reçues. Et pourtant... l'industrie automobile bat records de ventes sur records de ventes. La durée du travail des hommes ne diminue guère pendant que les femmes sont de plus en plus « actives ». Le mouvement des communautés est moribond. Et si la croissance économique se ralentit, ce n'est pas parce qu'une vie plus conviviale se met en place, c'est que la crise s'étend.

Le décalage entre le succès des discours et la résistance des faits pose question. Il conduit à s'interroger sur la qualité de la littérature critiquant la société industrielle, etc., et sur la nature de son succès.

Il est aisé de critiquer la machine à vapeur, ou le moteur à explosion, en montrant que la plus grande part de l'énergie thermique qui leur est fournie ne se transforme pas en travail, mais se dissipe dans la nature. Toutefois, pareille critique paraît naïve dès que l'on n'ignore pas le deuxième principe de Carnot. Or les critiques de notre société sont souvent tout aussi naïves (1). Elles comparent ce qui existe à une société idéale à « rendement parfait », sans voir le prix que toute société paye pour survivre. Et, voulant améliorer notre condition, elles proposent, illusoirement, de gagner sur tous les tableaux.

Car nos maux sont difficilement dissociables des solutions que nous donnons aux problèmes que toute société affronte et qu'aucune ne résout vraiment bien : comment ne pas être

par

PHILIPPE D'IRIBARNE (*)

détruite par les dissensions intestines sans pour autant périr d'en-nui ? Comment éviter que les appétits barbares ne conduisent à la violence et comment échapper à l'ennui si on se prive de tout ce qu'une vie sauvage a d'excitant ? Partout, et spécialement chez les « bons sauvages », on paye très cher pour éviter la violence. Habituellement, une pression sociale considérable ne laisse guère de place à l'expres-

sion de la personne (même s'il existe une certaine « autonomie » dans un sens étroitement matériel). Et quand on n'a pas à lutter, l'ennui menace, trompé souvent par le coca, le haschisch ou l'alcool. Nos sociétés bourgeoises, industrielles, etc., ont leurs solutions à elles, pas géniales, mais non sans mérites. La course à la réussite sociale, et en particulier à la consommation, complétée par la télévision et autres « distractions », occupe le temps et l'esprit. Elle sert ainsi de rempart à l'ennui, diminuant la tentation d'y échapper par des moyens barbares.

Une littérature d'évasion

Toutes ces difficultés de mise en œuvre d'une autre façon de vivre, l'essentiel de la littérature proposant de changer la vie n'en a cure. Mais est-ce vraiment étonnant ? Et, au-delà des apparences, à quel genre littéraire a-t-on réellement affaire ?

Les sociétés anciennes avaient leurs contes de fées, leurs histoires de rois, de princesses et de chevaliers, à qui l'on ne demandait surtout pas de tenir compte de façon réaliste des difficultés de la vie. Toute société rêve d'un monde bienheureux où disparaîtraient les maux qu'elle supporte, sans que pour autant d'autres maux apparaissent.

De nos jours les fées ne sont plus crédibles. Il n'y a plus que les midinettes pour rêver de princesses. Le roman... c'est du roman. Peut-il encore vraiment emporter sur les ailes du rêve des gens tant soit peu avertis. Heureusement qu'il y a des discours plus sérieux, plus crédibles, plus « scientifiques ». Des discours où l'on parle « pour de vrai ». Des discours pour faire vraiment rêver. Combien de rêves a nourris le socialisme « scientifique ». Et nos modernes Bucoliques se parent de mille prestiges raisonnables. Elles s'étaient de chiffres, font appel aux ordinateurs, se barent de résultats d'enquêtes ; et c'est à travers la rarefaction des matières premières qu'elles invoquent les nécessités du destin. Elles peuvent d'autant plus faire rêver que leurs lecteurs ne sont en rien mis en cause. Car le responsable de ce qui va mal, c'est le « système »,

le capitalisme, la technique, les grandes institutions, l'Etat, les technocrates, que sais-je encore ? Alors pourquoi ne pas pourfendre la société de consommation en colloquant dans les palaces, prôner les transports en commun en ignorant le métro, et parler, parler, parler, d'une autre vie sans rien changer à la sienne, pour oublier qu'on ne change rien à la sienne.

Au lieu de rêver — immobile — d'un monde idéal, on peut chercher à faire un pas. Un seul pas peut-être, pour commencer, mais un vrai pas, un pas dans la réalité. Et pour cela il peut être utile, même si cela n'est pas nécessaire, de réfléchir et d'analyser ; de comprendre précisément pourquoi notre société, malgré tous ses méfaits, est tellement solide ; de bien percevoir les problèmes qu'elle résout en même temps que le prix qu'elle paye pour les résoudre ; de ne pas imaginer une société tout autre mais de voir sur quels points on peut réellement faire un peu mieux, obtenir les mêmes avantages à moindres frais, ou perdre un peu sur certains pour gagner beaucoup ailleurs. Et pour de telles analyses, la matière première ne manque pas. Bien des gens ont essayé depuis longtemps et surtout peut-être depuis une dizaine d'années d'échapper, sur un point ou sur un autre, à l'univers bourgeois. Et ça na pas été facile. En scrutant leur expérience, en comprenant leurs difficultés, en percevant comment certains ont surmonté celles-ci, on n'arrivera sûrement pas à des résultats très spectaculaires. Mais on aura pensé pour avancer.

(1) Y compris celles que j'ai formulées moi-même dans la *Politique du bonheur*, etc.

(*) Directeur du Centre de recherche sur le bien-être.